

## FUGUE DE MORT

Paul Celan, traduit et lu par Jean-Pierre Lefebvre

Belin | « Po&sie »

2007/4 N° 122-123 | pages 7 à 12

ISSN 0152-0032

ISBN 9782701147598

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-poesie-2007-4-page-7.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Paul Celan

# Fugue de mort

Traduit et lu par Jean-Pierre Lefebvre

19.XI.07  
Todesfuge

## *Fugue de mort*

Lait noir de l'aube nous le buvons le soir  
le buvons à midi et le matin nous le buvons la nuit  
nous buvons et buvons  
nous creusons dans le ciel une tombe là on n'est pas serré  
Un homme habite la maison lui joue avec les serpents il écrit  
il écrit quand il va faire noir en Allemagne tes cheveux d'or Margarete  
écrit ces mots s'avance sur le seuil et les étoiles tressaillent il siffle ses grands chiens  
il siffle il fait sortir ses juifs et creuser dans la terre une tombe  
il nous commande allons jouez pour qu'on danse

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit  
te buvons le matin puis à midi nous te buvons le soir  
nous buvons et buvons  
Un homme habite la maison lui joue avec les serpents il écrit  
il écrit quand il va faire noir en Allemagne tes cheveux d'or Margarete  
Tes cheveux cendre Sulamith nous creusons dans le ciel une tombe là on n'est  
pas serré

Il crie enfoncez plus vos bêches dans la terre vous autres et vous chantez jouez  
il attrape le fer à sa ceinture il le brandit, ses yeux sont bleus  
enfoncez plus les bêches vous autres et vous jouez encore pour qu'on danse

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit  
te buvons à midi et le matin nous te buvons le soir  
nous buvons et buvons  
un homme habite la maison tes cheveux d'or Margarete  
tes cheveux cendre Sulamith il joue avec les serpents

Il crie jouez plus douce la mort la mort est un maître d'Allemagne  
il crie plus sombres les archets et votre fumée montera vers le ciel  
vous aurez votre tombe alors dans les nuages là on n'est pas serré

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit  
te buvons à midi la mort est un maître d'Allemagne  
nous te buvons le soir et le matin nous buvons et buvons  
la mort est un maître d'Allemagne son œil est bleu  
il te touche d'une balle de plomb il ne te manque pas  
un homme habite la maison tes cheveux d'or Margarete  
il lance ses grands chiens sur nous il nous offre une tombe dans le ciel  
il joue avec les serpents et rêve la mort est un maître d'Allemagne

tes cheveux d'or Margarete  
tes cheveux cendre Sulamith

Schwarze Milch der Frühe wir trinken sie abends  
wir trinken sie mittags und morgens wir trinken sie nachts  
wir trinken und trinken  
wir schaufeln ein Grab in den Lüften da liegt man nicht eng  
Ein Mann wohnt im Haus der spielt mit den Schlangen der schreibt  
der schreibt wenn es dunkelt nach Deutschland dein goldenes Haar Margarete  
er schreibt es und tritt vor das Haus und es blitzen die Sterne er pfeift seine Rüden herbei  
er pfeift seine Juden hervor läßt schaufeln ein Grab in der Erde  
er befiehlt uns spielt auch nun zum Tanz

Schwarze Milch der Frühe wir trinken dich nachts  
wir trinken dich morgens und mittags wir trinken dich abends  
wir trinken und trinken  
Ein Mann wohnt im Haus der spielt mit den Schlangen der schreibt  
der schreibt wenn es dunkelt nach Deutschland dein goldenes Haar Margarete  
Dein aschenes Haar Sulamith wir schaufeln ein Grab in den Lüften da liegt man nicht eng

Er ruft stecht tiefer ins Erdreich ihr einen ihr andern singet und spielt  
er greift nach dem Eisen im Gurt er schwingts seine Augen sind blau  
stecht tiefer die Spaten ihr einen ihr andern spielt weiter zum Tanz auf

Schwarze Milch der Frühe wir trinken dich nachts  
wir trinken dich mittags und morgens wir trinken dich abends  
wir trinken und trinken  
ein Mann wohnt im Haus dein goldenes Haar Margarete  
dein aschenes Haar Sulamith er spielt mit den Schlangen

Er ruft spielt süßer den Tod der Tod ist ein Meister aus Deutschland  
er ruft streicht dunkler die Geigen dann steigt ihr als Rauch in die Luft  
dann habt ihr ein Grab in den Wolken da liegt man nicht eng

Schwarze Milch der Frühe wir trinken dich nachts  
wir trinken dich mittags der Tod ist ein Meister aus Deutschland  
wir trinken dich abends und morgens wir trinken und trinken  
der Tod ist ein Meister aus Deutschland sein Auge ist blau  
er trifft dich mit bleierner Kugel er trifft dich genau  
ein Mann wohnt im Haus dein goldenes Haar Margarete  
er hetzt seine Rüden auf uns er schenkt uns ein Grab in der Luft  
er spielt mit den Schlangen und träumet der Tod ist ein Meister aus Deutschland

dein goldenes Haar Margarete  
dein aschenes Haar Sulamith

### ... *allemande*...

s'en voulut-il un jour qu'on ait pu se dire en certains lieux la bouche en coin – les mauvaises langues ne manquèrent jamais – qu'il récitait ce poème (à l'allemande) aussi bien que le comédien Quadflieg expédiant les iambes du Roi des aulnes (à l'allemande) dans des soirées emphatiques à l'allemande

pour ne pas se dire de quelle substance allemande il y parlait

certains même allaient jusqu'à y entendre un psalmodiement caractéristique de certaine culture récemment pourchassée...

plus il le lisait devant des parterres, plus la fugue s'étalait en prose égale, s'épandait sans plus rien semer: un jour il décida que ça suffisait, qu'il ne le lirait plus en public. Ça devenait le clou d'un spectacle insupportable. Trois mois avant sa mort, le 22 janvier 1970, il expliqua la chose sobrement à Peter Ruzicka, qui voulait mettre le poème en musique: il fallait laisser cette fugue tranquille, pendant longtemps, l'abandonner à son sort de poème: depuis 1961, il en avait interdit la réimpression...en allemand

et pourtant c'était, cette fugue, quelque chose comme le premier geste majeur de son œuvre, un poème écrit en mai 1945, après qu'il avait lu dans les Izvestia – comme il croyait se souvenir – un reportage sur le ghetto de Lemberg, c'était un tombeau, le seul tombeau que possédait enfin sa mère assassinée puis sans doute réduite en cendres ou sommairement enterrée, un tombeau de paroles qui tentaient de faire parler l'abomination dans des mots, rien que des mots disant la mort, dans aucune musique particulière, vomissant peut-être une certaine musique dans la fugaison même des références multiples à la culture allemande des assassins

souvent interrogé sur ces vers recopiés depuis en Allemagne dans les livres d'école, il insistait sur l'absence, malgré quelques apparences, d'un principe de composition musicale qui les eût soutenus : avant de s'appeler fugue de mort, ça s'était appelé tango de mort, ç'aurait pu être encore suite, choral, allemande pourquoi pas...

pas allemande, précisément, encore que...

ou plutôt, ça s'était appelé tango de mort, *Todestango*, mais le mot n'avait pas été composé par lui, il l'avait trouvé, c'était le nom donné dans le camp de Lemberg / Janovska<sup>1</sup>, à la musique que les SS faisaient jouer de force aux musiciens juifs déportés, pendant qu'ils exécutaient, torturaient, massacraient, y compris en faisant participer à cette jouissance le chien mâle du commandant du camp

plus tard à Nuremberg un témoin dirait devant le tribunal le sens exact de ce titre, commenterait des photos, nommerait les coupables, les victimes

après ça le mot *Allemagne* disparaîtrait définitivement du lexique de sa poésie, à une seule exception près : un poème où il parlait de sa mère, et qui ne fut pas publié, peut-être parce que la fugue de mort avait suffi pour lui à dire l'insoutenable constat que sa mère, avant d'être assassinée par des Allemands, avait tout fait pour que son fils parle bien leur langue et se nourrisse de ses classiques, l'avait nourri au sein du lait de cette culture, lui avait lu peut-être des passages du Faust

sa mère qui s'appelait Frédérique, Fritz, qui peut se traduire en hébreu par Sulamith...

*Todesfuge* est le tombeau de sa mère, il le garde en lui toute sa vie, dépose sur son propre cœur caillou sur caillou, et c'est pour cela qu'il nous le donne et abandonne, c'est une stèle de mots qui tombent comme une neige quelque soit le temps, quel que soit le temps, toutes les heures indiquées sont mêlées, midi, minuit, aurore, crépuscule, l'ordre est défait comme celui des belles phrases allemandes, comme le sens des mots retourné, les mots ne montent pas vers les hauteurs transcendantes, les mots plombés tombent, les mots-tombe, la neige est une suie, l'or des cheveux de la walkyrie aimée est terni, dissous, ne resplendit plus que le mot, la chevelure cendre juive assassinée de Sulamith, la femme aimée du Chant, aux cheveux pourpre ondulant comme les troupeaux de chèvres sur les flancs des collines du Chant... l'alchimiste de Cernowitz réfléchit ces métamorphoses, lui aussi écrit, comme écrit le SS tueur, donne à penser le lien, qui n'est pas un parallélisme formel, mais une corrélation historique et humaine concrète, entre les cheveux blonds de Marguerite et la cendre des cheveux de Sulamith

l'un des ressorts de l'extermination : l'angoisse allemande qu'on ne reconnaisse plus le Juif dans la culture allemande, tant il aimait et savait en faire quelque chose,

---

1. <http://claudet.club.fr/GhettosCamps/Camps/YanovCampHistory.html> – 18 février 46. Trial of the major War Criminals Before the International Military Tribunal – Volume VII, Nuremberg : IMT, 1947 n° 17. Légende de photos où l'on voit l'orchestre et la direction du camp : «people in time to music at the Yanov Camp in Russia... the orchestra of musicians held prisoner in the Janovsk Camp play the "Deathtango"; tortures and executions are carried out in time to the music».

pas un seul des mots du poème qui n'irradie les échos les plus propres à la mémoire de Paul Antschel, à ses deuils, à sa poétique, à ce qu'il a de plus personnel et peut donc être universel. Qu'on l'ait dit épigonal en réputant certains de ces mots – dont ce lait noir – comme empruntés, ne fut pas seulement un honteux mensonge, mais encore une manière de crime...

*Todesfuge* est le tombeau de mots qui tombent à la pelle, n'en finissent pas de tomber, de creuser à mesure qu'ils s'entassent, la tombe dans les airs, le tombeau de souffle, de parole expirée, dont l'ombre doit s'écrire noir sur tout ce blanc

les mots sont la terre il faut creuser profond, le SS ironique à l'emblème de rune a raison, vous aurez une tombe alors dans les nuages

dans les nuages de terre qui sont de la terre allemande des mots

Paul Antschel merle moqueur creuse au bec, à la bêche allemande, dans la terre allemande les mots de la mémoire et ne lâche pas l'outil, il grave *das Grab*, pousse le fer quand l'autre le brandit pour rien sinon pour tuer

récrivant le poème, Antschel perturbe même un jour le premier vocatif et change *te* en *le*, veut à la réflexion qu'on l'entende d'abord comme témoin disant *nous* et parlant *de* ce lait noir, avant de dialoguer directement avec lui, de lui dire *Tu*, d'en faire l'encre même qui ne sèche pas sur ses mots, le lait maternel à qui l'on parle, le lait-parole

lait noir des aubes laiteuses tu n'es pas soleil triomphant des mélancolies de la nuit à l'horizon du pays souabe comme certains poètes allemands savent en chanter le surgissement libérateur, après les hantises nocturnes, c'est la nuit même qui se boit à longueur de temps, *Nacht und Nacht*, nuit et nuit qui se boit et boit comme dans certaines tortures, se boit à mort, à longueur du temps où se vit pour le plus grand nombre la dialectique du deuil des disparus, le temps du deuil des ensevelis, et qui n'existe plus pour celui qui parle ici, pour ceux qui parlent avec lui, matin, midi et soir et nuit se mélangent, la syntaxe du temps est corrompue à jamais, l'aube des aubades est d'ombre

la fugue n'est pas un modèle imité du Cantor de Leipzig, que les doigts cultivés du SS jouent peut-être sur un piano dans la maison de bois en bordure du camp, un soir de Noël par exemple, songeant à sa blonde à lui, après sa journée de mort, la fugue n'est pas un morceau qui se joue comme on joue avec les serpentins linéaments de l'écriture conventionnelle pour énoncer des pseudo-mots d'amour empruntés aux grands parleurs de la langue des assassins, empruntés au baratineur obsessionnel Faustus, la fugue est la mort elle-même qui revient sans cesse, qui ne part pas, qui n'est pas un thème mort, mais un souffle, *pneuma-sperma*, fécondé par le néant des anéantis, leur Création continue

le mot *todesfuge*, commence à l'allemande par la syllabe de la mort, de la mort qui est un mot masculin dans la langue maternelle qui est aussi la langue des assassins

costumés à l'ordre de la tête de mort, la mort est un homme de sexe masculin comme le sont ses rudes chiens de guerre, un maître d'Allemagne, venu d'Allemagne, amoureux des cheveux d'or d'une Allemande trop allemande, d'une Gretchen en uniforme, gardienne de camp et/ou mère de famille nombreuse mise au monde pour le maître, assassin d'une femme blonde de Czernowitz, née Schrager au pays des hasidim, prénommée Friedrike comme la fiancée strasbourgeoise de Goethe, surnommée Fritzzi épouse Antschel, qui avait voulu que son fils apprenne et parle cette langue, sœur de l'homme qui avait offert un Faust relié de bleu au petit Paul pour sa Bar Mistvah, mère qui avait semé dans la terre de son fils des graines de mots allemands qu'elle appelait non pas lupins, mais *Wolfsbohnen*, à l'allemande

*Tod* est le premier mot, l'aleph de cette langue là, et *deutsch* est à sa rime exacte, comme *blau* est à *genau*, *deutsch* est une syllabe de plomb qui lui ressemble, et *Deutschland* veut dire pays de la mort, pour des siècles, infiniment, le maître qui en vient lance ses mâtins, ses grands chiens de guerre et de garde du trésor germanique sur les Juifs, et sa parole nibelungienne de hurleur aux chiens est aussi précise que son revolver ou que la pointe de son poignard à manche de serpents

et maintenant il dort, le maître d'Allemagne, il dort et rêve, *er träumet*, c'est la tournure archaïque, la langue de Luther, et plus jamais son sommeil ne sera innocent, *er träumet* veut dire ici non qu'il rêve mais qu'il tue, la mort se dit *met* et tuer *lehamit*... *er tötet*, même endormi, il est meurtrier, plus jamais, pendant des siècles, les mots qu'il prononce en dormant n'auront la moindre pureté spontanée, plus aucune femme ne pourra les entendre, les lire, ces mots amoureux, les nattes blondes de Margarete sont devenus les serpents du « pays de la mort », sous l'or factice des métaphores alchimiques diurnes qui pouvaient fasciner les Juifs eux-mêmes séjourne à jamais la nuit, la cendre, le nom profond, aérien unique et biblique à la fois de Sulamith